



Quand la mort ...

- 1** De la douloureuse absence par M. Richalot
- 3** L'indignation devant la mort par P.-L. Dubied
- 5** On ne reconnaît pas l'agonie lorsqu'elle arrive
par A. Dumesnil
- 9** Je crois à la résurrection par L. Gagnebin
- 13** Après la mort par A. Gounelle
- 15** Entre l'espoir et le désespoir il y a l'Espérance
par sœur Nathanaëlle
- 17** Accompagner... après par Cl. Levain
- 19** Don d'organes et incinération
par I. Meykuchel et Th. Sadorge
- 21** Les funérailles par A. Nouis
- 25** La liturgie de service funèbre
par S.de Visme et M. Freychet
- 27** Le culte par F. Rochat
- 29** Il ne brisera pas le roseau par C. Durand
- 31** Un de nos enfants à mis fin à ses jours par J.A.
- 33** Quel soutien pour le suicidant et son entourage
par M. de Bonnechose
- 35** Choisir sa mort par S. Bouttier
- 37** La souffrance, un désert à passer par J.-F. Patrzynski
- 41** Le défi de la réincarnation par L. Schlumberger
- 44** Christophe par B. Charles
- 45** Deuil et «travail» de deuil par M. Ribstein

ATION - ÉVANGÉLISATION

ie de

47, rue de Clichy

réformée

75009 PARIS

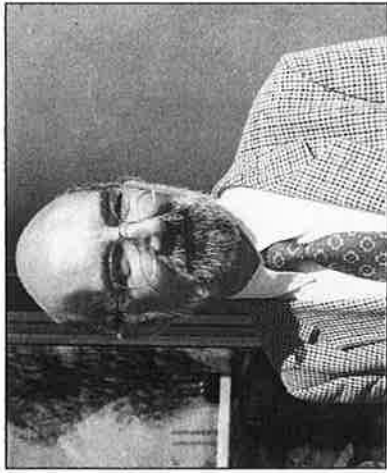
EGLISE REFORMEE DE FRANCE

INFORMATION



Quand
la mort entre
chez moi

EVANGELISATION



Marc Richalot, nouveau secrétaire général de l'ERF depuis le 1er juillet

Comité de rédaction :

Elisabeth de Bourqueney, Bernard Charles, Claude Maillart, Jeannie Persoz, Marc Richalot, Evelyne Tiercé.

Ce numéro a été réalisé sous la direction du pasteur Inge Ganzevoort, avec la participation de : Marc de Bonnechose, Suzanne Bouttier, Pierre-Luigi Dubied, Alain Dumesnil, Christine Durand, Michel Freychet, Laurent Gagnebin, Inge Ganzevoort, André Gounelle, Pierre Griole, Claude Levain, Isabelle Meykuchel, Soeur Nathanaëlle, Antoine Nouis, Jean-Frédéric Patrynski, François P. Rochat, M. Ribstein, Thérèse Sadorge, Laurent Schiumberger, Serge de Visme, Charles Wagner.

INFORMATION

Revue bimestrielle de l'Eglise réformée de France
47, rue de Clitby 75009 PARIS

Tél : (1) 48 74 90 92

Fax : (1) 42 81 52 40

CCP 1705 74 M Paris

Président du conseil national : Michel Bertrand

Secrétaire général, directeur de publication : Marc Richalot

Conception-réalisation : J-M Bolle /MAJUSCULES

Maquette de couverture : F. Dom

Impression :

PAIRAULT S.A. 79120 LEZAY

CPPP n° 51516 -

Dépot légal : 4ème trim 1993

Photographies : Communauté des Diaconesses de Reully ; couverture et dos, p 16, 24, 34. D. Weill ; 2nd de couverture : D. Nourry ; p 20 ; J.-M. de Bourqueney ; p 12

EVANGELISATION

De la douloureuse absence à l'espérance qui renaît

Comment parler ou écrire à propos d'un événement que nous connaissons tous pour l'avoir rencontré chez les autres, quelquefois même chez nos proches, sans jamais, bien évidemment, l'avoir expérimenté pour nous-mêmes ?

Ce numéro d'Information-Evangélisation apporte des réponses sans gommer nos interrogations.

Comment ce Dieu, dont toute la Bible nous dit qu'il est un Dieu d'amour, pourrait-il demeurer indifférent à nos révoltes, à nos douleurs et à nos chagrins ? Pourquoi ce silence et cette absence, toujours pleins des affections et des souvenirs partagés, nous renvoient-ils sans cesse vers une angoissante et terrible solitude ? Où et comment la foi en la résurrection peut-elle s'enraciner dans l'instant et renouveler cette mort au point d'en inverser le sens ? Est-il véritablement envisageable de "choisir sa mort" ? Et au terme de ce questionnement, est-il pensable de "changer la mort" ?

Toutes ces questions, beaucoup d'autres encore viendront probablement vous rejoindre au détour de la lecture de telle ou telle contribution de ce numéro. Puissent-elles nous aider à avancer dans notre édification personnelle d'un pas plus assuré. Puissent-elles nous inviter à la pratique fraternelle de l'accompagnement, du partage du chagrin et de la peine de ceux qui subissent la douleur de la séparation sans toujours pouvoir ou vouloir l'exprimer. Il en va de la renaissance de l'espérance.

Un très grand merci à celles et ceux qui ont accepté d'apporter leur contribution à cette réflexion avec l'espoir d'offrir ainsi à tous un outil supplémentaire pour le service des Eglises locales auprès des personnes dans le deuil*

Notre reconnaissance s'adresse également au pasteur Inge Ganzevoort qui a conduit le travail du comité de rédaction et accepté de prolonger sa vigilance jusqu'au terme de la confection de ce numéro.

Marc Richalot

Il est possible d'obtenir des exemplaires supplémentaires de ce numéro au prix de 10 F ou couplé au "n° 2 avril 1993 - Naissances" au prix de 20 F en les commandant à : Eglise réformée de France - Information Evangélisation, 47, rue de Clitby 75009 PARIS

L'indignation devant la mort

par Pierre-Luigi Dubied

professeur de théologie pratique à la faculté de Neuchâtel

Jésus dit :

Je suis la résurrection et la Vie :
celui qui croit en moi, même s'il
meurt, vivra.

Jean 11,25

Depuis quelques temps on ne me préche plus qu'un Dieu d'amour, comme s'il devait m'être immédiatement évident. La psychologie religieuse l'aurait, paraît-il, délivré des origines de nos culpabilités. Il n'est dès lors plus qu'amour et encore, tendresse fragile. Je dois confesser que ce Dieu-là a pour moi l'inconsistance d'un mirage. Il ne m'aide pas à comprendre mieux la vie et la mort : il finit plutôt par rendre tout confus.

Parce que, malgré Lui, la mort ravage aveuglément et, bien souvent, injustement ! On meurt toujours autour de moi et la mort vient encore de frapper juste à mon côté. De plus, j'enregistre en moi quelques petits signes de délabrement qui sont comme les coups indiscrets qu'elle donne déjà à ma propre porte.

Je me permets de penser que ce ne sont pas là des manifestations d'affection. C'est la mort et on dirait qu'elle ne m'aime pas, ou alors qu'elle me chérit trop, selon le point de vue qu'on voudra prendre. Dans tous les cas, ça me fait plutôt mal. C'est la mort, rien à faire, et sa fréquentation n'est pas le but de mon ordinaire.

Et comment voulez-vous que je la dissocie totalement de Dieu ? S'il (il ne manquerait plus qu'on le dépouille de ses majuscules pour Le rendre encore plus familier !) donne la vie, il doit bien être pour quelque chose dans la mort aussi. Qu'on m'explique comment le Dieu dont l'essence serait l'amour immédiatement évident pourrait se laver les mains de la mort. Il semble que Jésus n'ait pas constaté à l'évidence dans sa mort l'amour de Dieu.

Mais il est vrai que, depuis que, dans nos discours et nos piétés, il n'est plus qu'amour, il en a oublié de demeurer tout-puissant. Au point qu'on pourrait se demander à quoi il

“ Il est essentiel de ne pas étouffer
le cri, le chagrin et la douleur
qu'elle suscite ”

peut bien encore servir. Peut-être de prétexte aux projections inversées de nos échecs, de nos impuissances et de nos frustrations. En sommes-nous vraiment à un tel degré de médiocrité ? Sommes-nous à ce point en manque de guimauve ?

Au premier abord la mort est et reste révoltante, et il est essentiel de ne pas étouffer le cri, le chagrin et la douleur qu'elle suscite. Dieu Lui-même, à travers elle, n'apparaît pas souvent amical et doux.

Octroyons-nous donc la permission d'exprimer ce qu'ils nous inspirent et allons jusqu'au bout dans la formulation de nos peines. Si Dieu ne supporte pas nos indignations, il ne peut s'en prendre qu'à Lui-même. Il ne fait

pas qu'il nous créé ainsi, êtres spirituels, et qu'il nous livre à la mort. Adressons-Lui, par conséquent nos revendications. L'énigme de nos existences et de nos morts implique certainement que nous Lui en réclamions quelques comptes.

Alors il n'est pas exclu que, dans un second temps, nous puissions découvrir, chacun pour soi-même, à la mort un autre visage et à Dieu sa face d'amour.

Devenir des hommes - ce à quoi Dieu certainement nous appelle - c'est peut-être passer par ces deux étapes avec courage et sans trop d'empressement à glisser sur la première.

P.-L. D

On ne reconnaît pas l'agonie lorsqu'elle arrive

Cette heure s'est immobilisée un après-midi de juin devant des visages silencieux et des mains qui réunissent des doigts sans vie et caressent des paupières arquées à tout jamais et la bouche pétrifiée de tortures éteintes dans la stupeur d'un étouffement lent et sournois.

Il y avait simplement une disparition, ce sentiment d'une véracité désespérante, d'un imperceptible et imminent glissement dans le silence, dans cette chambre, chez nous.

Nous avons goûté ensemble le poison des jours qui fuient, nous demandant si nous rêvions.

Ce qui était irréel est devenu possible. La désolation est un malaise innommable. La souffrance humaine ne s'exprime jamais qu'en un seul mot : pourquoi.

Pourquoi, rejeté au fil des jours et des mois où chaque instant apporte la certitude que l'on est parvenu au terme de ses facultés.

Il n'y a d'extrême que l'impuissance et la misère.

Que dire de l'extermination et de l'abaissement ?

Ne jamais prononcer des paroles qui altèrent la souffrance de la mort,

qui en diminuent l'amertume.

Ce serait ne pas savoir vivre.

L'amer est le goût profond de la vie. Les paroles bonnes, claires et ordonnées, la mort n'est pas de cet ordre là mais de l'ordre de l'impréca-tion.

«Seigneur, comment permets-tu cette abjection : l'être que tu m'avais donné, défiguré, désarticulé à l'extrême, harcelé et vaincu au triomphe du déchirement, de l'impuissance et du néant.

Pourquoi un être d'une telle beauté - et une issue si abjecte ? »

Toucher cette extrémité pour sortir du rêve et découvrir la réalité : la vie humaine est impossible !

Se soumettre à cette impossibilité, l'accepter comme telle simplement parce qu'elle est et aimer une vie finie qui ne donnera rien de nouveau qui se puisse imaginer. Rassembler tout et le garder secrètement réuni, immobile, inapprochable.

L'espérance est en cette nuit même : «On ne perd pas ceux que l'on aime lorsqu'on les aime en Celui qu'on ne peut perdre» (St Augustin).

Prière

J'ai invoqué ton nom
Seigneur
du tréfonds de la fosse

Tu as entendu ma voix
Ne ferme pas ton oreille
à mes soupirs
à mon cri

Tu t'es fait proche
le jour où je t'ai invoqué
tu as dit
Ne crains pas

Lamentations 3

Parler encore une fois

Parler encore une fois
de la chaleur de la vie
pour que quelques-uns encore sachent :
il ne fait pas chaud
mais il s'en faut d'un rien qu'il fasse chaud.

Avant que je meure
parler encore une fois d'amour
pour que quelques-uns disent encore :
cela a existé,
cela doit exister à nouveau.

Parler encore une fois
du bonheur d'espérer
le bonheur
pour que quelques-uns encore demandent :
c'était quoi ?
Quand est-ce que cela reviendra ?

Inge Ganzevoort, pasteur
aumônier des hôpitaux

La parole qui ôte la pierre

(Jean II, Luc 24) Et si je me saisissais de la Parole de Jésus à ceux et celles qu'il rencontre, aux disciples qui l'accompagnent, quand il écarte les culpabilités diffuses, les regrets lancinants, les justifications vaines ; quand il nous redonne la parole, en nous comme avec ceux de l'entourage.

Avec lui, en cette résurrection, une porte s'ouvre pour un autre chemin où la mémoire s'enrichit de nouvelles expériences, où la communion du pain et du vin nous réinsère dans l'histoire d'aujourd'hui. Voici que je me retrouve au travail avec ceux qui vivent pour un peu de justice, de liberté et de paix.

(Mat. 28) Et je l'entends me dire : «Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps».

Pasteur Bernard Charles

Je crois à la résurrection

par Laurent Gagnebin
professeur à la Faculté de théologie de Paris

En introduction, j'aimerais simplement apporter ici d'emblée deux précisions.

Premièrement, les différentes affirmations qui suivent ne s'inscrivent pas dans l'ordre du savoir, mais dans celui du croire. Il ne s'agit pas de remplacer un je crois par un je sais. Proclamer la résurrection est une manière de croire à la vie éternelle en donnant un sens à notre vie présente, quand bien même nous ne connaissons pas objectivement et scientifiquement les modalités de cette vie éternelle.

Deuxièmement, j'estime que l'affirmation de la résurrection est particulièrement performante aujourd'hui pour dire la vie éternelle ; je ne vois pas - quant à moi - de meilleure manière de la dire, même si je suis convaincu qu'on peut l'exprimer autrement, et, surtout, si je suis sûr que la Bible, contrairement à ce que l'on prétend trop souvent, traduit de manière assez diversifiée notre foi en la vie éternelle, dont la résurrection n'est qu'une expression parmi d'autres possibles.

1 • Ne pas sous-estimer la mort

La foi en la résurrection nous permet d'abord de prendre la mort au sérieux, alors que les doctrines d'immortalité, quelles qu'elles soient, affirment indirectement que nous ne sommes pas véritablement et complètement mortels, que nous ne mourons pas totalement, que notre mort (par exemple grâce à l'immortalité de l'âme ou à la réincarnation) est partielle, n'est qu'un passage. Le titre d'un livre fameux et actuel montre bien ce phénomène très contemporain consistant à sous-estimer, nier, repousser l'idée de la mort : la vie après la vie ; or, la

résurrection, elle, nous conduit à dire clairement : la vie après... la mort !

Les sociologues ont abondamment montré que nous vivons dans une société qui se cache la mort : éloignement des cimetières du cœur de nos cités, décès à l'hôpital et non à domicile, fantasmes concernant le fait de pouvoir rester toujours jeune, refus de vieillir encouragé par les publicités, etc. Rien, dans les Evangiles, ne va dans le sens d'une minimisation du drame de la mort : ni le récit de Lazare devant la tombe duquel «Jésus pleura» (c'est là le plus court verset de

toute la Bible !), ni Gethsémani où Jésus versa des «larmes de sang», ni l'horreur de la Croix. Une spécificité actuelle du christianisme est peut-être bien d'affirmer nettement la réalité de la mort.

La résurrection est, dans un certain sens, incroyable, et, pourtant, à l'occasion d'un service funèbre, il peut y avoir quelque facilité à proclamer la

vie éternelle sans regarder la mort en face, sans la dire. Reconnaître alors cette mort dans sa réalité, ne pas refuser le cercueil dans l'Eglise, accompagner la famille et les proches au cimetière, est une façon positive de ne pas sous-estimer la mort, voire de permettre aux uns et aux autres de faire un authentique «travail de deuil» (Freud).

2 - Affirmer la vie

Prendre la mort au sérieux, n'est-ce pas déjà prendre la vie au sérieux, en reconnaître le privilège, la valeur d'autant plus grande que cette vie n'est pas définitive ? Même la révolte devant la mort est une manière d'affirmer à la fois la vérité de notre mort et celle de notre vie. On nous a beaucoup dit que la révolte n'est qu'une étape par laquelle le mourant avant d'accepter l'idée de sa mort prochaine. Accepter, n'est-ce pas se résigner ? On ne se révolte pas contre ce qui nous est indifférent. Il se pourrait bien que la révolte contre la mort soit une manière très chrétienne de dire : «Je sais tout le drame d'une disparition totale et je veux croire à la victoire de la vie».

Devant la mort, notre discours est menacé par une double tentation : sous-estimer la mort en ne regardant qu'à la seule vie éternelle ou en ne voyant dans cette mort qu'un passage ; sous-estimer notre vie présente en ne considérant, là aussi, que notre seule vie éternelle et en tenant pour négligeable, voire en méprisant notre vie sur cette terre. Proclamer la résurrection, c'est ne tomber dans aucun de ces pièges.

Ainsi, proclamer la résurrection «corps et âme» n'est pas une volonté ou un souci objectivant de voir promiscue à la vie éternelle chaque partie de notre corps, mais une manière de nous inviter à prendre au sérieux maintenant, dans notre monde, notre condition non seulement spirituelle, mais bien charnelle, sexuelle, matérielle, terrestre, voire sociale. La foi en la résurrection ne correspond pas à un christianisme infidèle à la plénitude de l'Evangile, à un spiritualisme exsangue, à un idéalisme désincarné : «La Parole a été faite chair» !

Croire à la résurrection, c'est donc dire un non catégorique à toute aliénation religieuse qui opposerait de manière exclusive le corps et l'âme, le présent et l'au-delà, la terre et le Ciel. Avec les athées, nous pouvons, nous aussi, dire Les nourritures terrestres (Gide), Terre des hommes (Saint Exupéry), La condition humaine (Malraux) ; et cela sans faux-semblant. Martin Luther King écrit : «La religion s'occupe à la fois du ciel et de la terre... Toute religion, qui fait profession de s'occuper de l'âme des hommes sans s'occuper des taudis auxquels ils

sont condamnés, des conditions économiennes qui les étranglent et des conditions sociales qui les mutilent, est une religion aussi stérile que la poussière». Croire à la vie éternelle n'est pas une invitation à la passivité, un dénigrement et un mépris de notre vie, de notre terre, de notre condition mortelle, humaine. Les hôpitaux témoignent positivement, constructivement

3 - Prendre nos limites au sérieux

La foi en la résurrection nous rappelle que nous sommes vraiment mortels, que nous sommes de simples mortels et non des demi-dieux immortels. D'autre part, la foi en la résurrection nous rappelle que nous n'avons pas nous-mêmes de quoi survivre. Notre vie éternelle n'est pas notre œuvre, mais celle de Dieu. Proclamer la résurrection est donc une manière d'affirmer le salut non pas par nos œuvres, mais par la seule grâce de Dieu en Jésus-Christ. Ma réalité la plus profonde et ultime est en Dieu. La résurrection dit que nous mourons corps et âme, mais que Dieu nous recrée dans notre vérité totale. Qu'y-a-t-il alors de commun entre ce que j'ai été et ce que je serai ? Ce trait d'union ainsi recherché n'est pas en moi-même, mais en Dieu. Là, en Lui, est ma vérité.

Croire en la résurrection est une manière radicale de faire entendre le sola gratia de l'Evangile et le dire avec lui, comme le répétait Calvin : «A Dieu seul la gloire !». J'attends de Dieu et reçois de Lui, indépendamment de mes mérites, indépendamment de mes pouvoirs et savoirs (même

concernant la vie après la mort), la vie éternelle. Je reconnais ma finitude.

Pour conclure ces quelques brèves remarques, j'aimerais encore noter deux choses.

Premièrement, la résurrection est une réalité de notre foi, réalité historique, puisqu'elle trouve sa source dans l'événement de Pâques, et existentielle, puisqu'elle donne sens à notre vie tout entière. La résurrection en effet ne concerne pas seulement l'au-delà de notre mort, mais aussi le présent de notre vie.

Deuxièmement, il y a pour nous un lien étroit entre croire en la résurrection et la pratique du pardon. Pardonner, c'est faire en sorte que l'amour puisse être toujours victorieux et recréateur. Mais de même que croire à la résurrection ne gomme pas la réalité de la mort, de même le pardon ne correspond pas à l'oubli. Le pardon comme la résurrection sont donc vécus dans une foi où je crois quand même, où je crois malgré tout, où je crois malgré ce que je sais et ce que j'ignore.

Après la mort

par André Gounelle

professeur à la faculté de Théologie de Montpellier

Dans le Nouveau Testament, seul Paul fournit quelques indications sur ce qui suit la mort. Mais l'apôtre cherche moins à décrire précisément l'au-delà qu'à nous appeler dès maintenant à une nouvelle manière de vivre dont le Christ est le pôle.

Paul ne conteste pas les autres croyances et il se fait l'écho des idées grecques, juives et même gnostiques. L'essentiel à ses yeux est de relier ces conceptions au Christ et de les recadrer à la lumière de l'Évangile.

On ferait fausse route en essayant de tirer de ces textes un savoir théologique. Paul veut plutôt que nous en tirions une leçon existentielle pour envisager avec confiance et courage la vie et la mort. L'au-delà n'est pas un lieu d'évasion mais une puissance qui marque notre présent.

Que dire sur l'au-delà ?

De la vie après la mort, la prédication chrétienne dit qu'elle est, mais non ce qu'elle est. Si le langage paulinien ne nous permet pas d'en dresser un tableau précis, nous pouvons néanmoins, en le scrutant indirectement, tenter d'enrichir notre réflexion de ce que Calvin appelait «quelque petit goût» sur l'éternité.

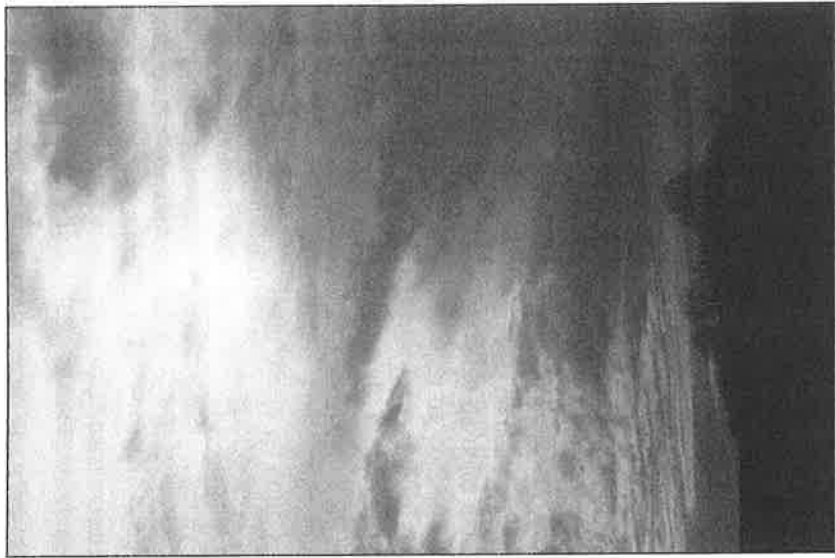
L'identité individuelle, même transformée, demeure : le symbole de la résurrection des corps cherche à nous suggérer le caractère personnel de la vie éternelle.

La vie dans l'au-delà n'est pas une perte par rapport à la vie actuelle : elle la prolonge, en enrichit la foi dans une plus grande proximité avec le Christ.

Quitte à faire un choix entre des textes bibliques contradictoires, la foi chrétienne invite plutôt à croire en un salut universel, excluant la damnation. Cette vision est plus conforme à la grâce gratuite de Dieu, indépendante de nos mérites.

Enfin, pourquoi la vie éternelle serait-elle statique, figée ? N'est-elle pas un processus dynamique incessant par lequel vivants et morts poursuivent la même course vers le Royaume ?

Mais nous restons malgré tout incapables de décrire l'au-delà, et ces recherches ne doivent pas nous détourner de l'essentiel : l'éternité s'ancre dans notre présent, lui donne une finalité ; mais si Christ vit en nous dès maintenant, le reste est donné par surcroît.



Prière

Vienne le jour où la mort n'aura
plus d'empire.
Vienne le jour où nous verrons
face à face la lumière de ton visage.
Vienne le jour de ta gloire
et l'aurore de notre amen.
Vienne le jour des vivants
dans le printemps de ta tendresse.
Vienne le jour de mon Seigneur de joie.
Vienne le jour ouvert sur les siècles.
Vienne le jour de mon Christ.
Vienne le jour de mes frères.
Vienne le jour qui est tien et
ta joie qui est nôtre.
Vienne le jour de l'ultime étoile.
Vienne le jour de l'éternel matin.

Pierre Griolet

Entre l'espoir et le désespoir, il y a l'Espérance

En la fête anniversaire de Corinne, au milieu de sa famille de chair, sa mère et son père à nouveau ensemble, et sa famille «hospitalière», médecins, infirmières, assistantes sociales, bénévoles, aides soignantes, elle célèbre ses 30 ans. Son visage amaigri est éclairé par deux immenses yeux dont la gravité ne s'atténue que par le mince sourire des lèvres fines. Et c'est ce sourire esquissé qui nous dit :

«entre l'Espoir et le désespoir, il y a l'Espérance».

L'espoir de fêter ses 30 ans a soutenu Corinne tout au long de ces mois dans des luttes désespérées contre la fièvre, les vomissements, les crampes.

Et voici que ce lundi à 15 h, Corinne nous souhaitait de rester un lieu de vie, de chaleur, d'amour, ce lieu où elle-même se laissait traverser par une vie toute fragile, une Espérance en forme de Vie, une Vie en forme d'Espérance.

En écho à cette fête si joyeuse dans son éphémère durée, écoutons la parabole des arbres qui veulent se choisir un roi au Livre des Juges, ch. 9, v. 7b-16.

Chaque arbre, olivier, figuier, vigne espère le fruit de l'été : mais ce qui est espoir : l'olive toute ronde. la figue vio-

lette, la grappe de raisin sucrée, laisse voir au cœur attentif (et pourquoi ne pas penser que ces arbres avaient un cœur attentif) que l'olive n'a de sens que par l'honneur du signe de l'onction d'huile, que la figue n'a de sens que par la douceur du fruit doux au palais de l'homme, que le raisin n'a de sens que par la joie que procure la chaleur du jus du fruit...

Ainsi, l'espérance est-elle si fragile... et elle n'existe que si l'espoir a du sens, a de la Vie.

Et en pensant à Corinne, je reditai que l'Espérance ne guérit du désespoir que parce qu'elle ouvre le cœur à un Autre sans aucun retour sur soi, sans refermer les mains sur une quelconque possession.

L'Espérance ne peut exister que si on est allé au bout du fruit de l'Espoir.

Mais c'est un secret qui ne se partage que si l'on a fait un bout de chemin côte-à-côte au creux du désespoir !

Merci Corinne, de m'avoir fait entrevoir ce secret parce que tu avais tellement l'espoir de fêter tes 30 ans !

**Sœur Nathanaëlle,
soignée à "Claire demeure", maison
de santé des Diaconesses de Reuilly
20 août 1992**

Accompagner... après

par Claude Levain, pasteur



“ Personne ne me montre la route... ”

Aujourd'hui, c'est le vide dans mon esprit dans mon cœur... Je traverse un désert, je suis comme égarée, et ni morts ni vivants ne me montrent la route... Tout est plat, tout est gris il me faut avancer...⁽¹⁾ »

Trop plein...

Ce témoignage dans sa singularité contient, comme d'autres, dans une telle situation une apparente contradiction, d'un côté un vide absolu, total, un manque radical, et d'un autre côté, une sorte de trop plein, trop plein de souffrance qui occupe toute la place, il faut alors pour tenir, pour avancer, d'une façon ou d'une autre l'exprimer.

Seul...

Mais, comment, seul, dans ces moments de désordre intérieur, trouver un chemin possible, qui ne peut pas être celui des autres, c'est de notre histoire qu'il s'agit avec ses bonheurs et ses peines et nous sommes seuls à la comprendre.

Pourtant, notre souffrance aura besoin de s'exprimer, de trouver une issue, elle le fera avec ou malgré nous, et, si c'est malgré nous, le chemin sera peut-être plus difficile...

Accompagner...

Alors pourquoi n'accepterions nous pas d'en parler avec quelqu'un (un pasteur ?) qui nous accompagnera pour franchir ce qui reste comme obstacle possible, quelqu'un qui, extérieur à notre histoire, pourra nous aider à y voir un peu plus clair, tout simplement parce qu'il sera là, qu'il nous écouterait vraiment... à qui nous pourrions dire avec nos mots, notre chagrin et notre tristesse, mais peut-être aussi, sans crainte d'être jugé, notre révolte, nos sentiments de culpabilité, de colère

(1) « Passage »
Editions Ouverture.
Texte de Mado
Maurin, page 28.

contre nous même, contre Dieu, contre les autres et même contre celui qui nous a quittés ; au fond, tenter de dire ce qui surgit dans toute cette confusion qui peut régner en nous-mêmes, au point même, parfois, de nous conduire à nier l'évidence de la mort.

En cheminant : découvrir...

Peut-être aurons nous à découvrir, dans ce cheminement, au travers de la déchirure qu'a provoqué ce départ, une autre vérité sur nos vies, comme si celui qui était parti avait emporté une partie de nous mêmes... mais aussi dans ce changement radical, nous découvrir peut-être aussi autres que ce que nous avions imaginé, nous découvrir dans la continuité de notre identité.

La mort a changé de sens...

Dans ce cheminement, peut-être aurons nous aussi la possibilité d'exprimer ce qui nous habite tous, ce désir secret d'échapper à la mort... alors, nous pourrions nous souvenir de l'attitude de Jésus pleinement homme, d'abord devant la mort des autres, lorsqu'il partageait la détresse de ses amis, puis devant sa propre mort, quand il a frémi et pleuré... Et plus tard, comment mystérieusement pré-

sent sur le chemin d'Emmaüs il accompagnait ses disciples en plein désarroi, leur dévoilant une vérité cachée derrière nos réalités...

Le Christ en mourant comme cela, et en ayant vécu comme cela, nous dit, non pas avec des mots seulement, mais aussi avec son existence, que mort et vie sont les deux faces d'une même réalité, il nous montre, que ce qui nous apparaît comme chemin de mort peut être passage à la vie... Nous redécouvrons alors que le centre de notre foi est le plus difficile à croire, le plus incroyable : la mort est le lieu d'un renouvellement de la vie, avec Lui la mort a changé de sens...

Vivre...

Cette expérience, indicible, personnelle, de la présence secrète du Christ inscrite au cœur du temps qui passe, nous ouvre à une compréhension renouvelée de la vie qui continue...

Alors, nous pourrions vivre sans oublier, nous souvenir sans être désespérés, revivre sans trahir, aller vers l'avenir sans oublier ce qui a rempli le passé, parce qu'avec Lui, Dieu n'est pas au bout de notre route, mais Il est avec nous chaque jour sur nos chemins...

C.L.

Don d'organes et incinération ne portent pas atteinte à la foi en la résurrection.*

La mort d'un être proche nous bouleverse toujours. La séparation nous fait mal. Elle nous renvoie à notre propre mort. Nous sommes dans un état de moindre résistance. Tout semble s'écrouler. C'est à ce moment là qu'il faut apporter des réponses à deux questions possibles (si ces questions n'ont pas été abordées avec le défunt de son vivant) : dons d'organes et incinération ?

Le prélèvement d'organes et l'incinération ne portent pas atteinte à la foi en la résurrection.

La foi en la résurrection ne consiste pas à croire en la survie d'une partie de nous-mêmes. Jésus-Christ est bel et bien mort. Sa résurrection n'a pas été une réanimation mais la recréation par Dieu de son corps glorieux. Imaginer qu'un don d'organes ou une incinération pourrait compromettre la résurrection équivaudrait à limiter, de fait, la puissance créatrice de Dieu.

Du prélèvement au don

La transplantation d'organe est toujours précédée d'un prélèvement. Le plus souvent ce prélèvement s'effectue à partir d'un donneur en «état de mort cérébrale» constatée par une équipe médicale indépendante de l'équipe chirurgicale qui procédera à la transplantation.

La transplantation a plus que doublé en France de 1985 à 1991. Simultanément la demande a crû de façon plus importante encore et le nombre des donneurs reste aujourd'hui largement insuffisant. Or nous savons bien que chacun d'entre nous peut être demain un donneur ou un receveur potentiel. Aujourd'hui en tous les cas, les bénéficiaires de ces dons sont là pour témoigner que la transplantation est un acte de vie.

L'incinération

Le christianisme est une religion de la vie et non de l'au-delà. Aussi bien ne cherche-t-il pas à amoindrir la réalité de la mort. Celle-ci humanise nos vies.

L'incinération est une vieille histoire pratiquée par les hommes depuis les temps les plus anciens. Aujourd'hui ses partisans présentent ses avantages en parlant de l'aspect hygiénique, de facilité d'entretien, de gain de place, de coût sans oublier les raisons d'ordre philosophique. Une interrogation demeure. L'incinération ne contribue-t-elle pas à accroître le sentiment d'une société où la mort est de plus en plus escamotée ? Une interrogation plus sociologique que théologique.

Pasteur Isabelle Meykuchel

Mme Thérèse Sadorge, infirmière

Les funérailles : anesthésie ou consolation ?

par Antoine Nouis, pasteur

C'est devenu une lapalissade de dire que la mort est occultée dans notre société moderne. On professionnalise les funérailles, on cache le corps des défunts, on réduit les cérémonies au strict minimum, on ne porte plus le deuil. Cette occultation relève plus de l'anesthésie que de la consolation, et le problème des anesthésies c'est qu'elles sont suivies de réveils douloureux.

Le deuil est l'acceptation de la mort, c'est toute la démarche qui consiste à dire adieu (ou à Dieu) dans son cœur et dans sa pensée à la personne qui nous a quittés. Deux conditions sont importantes pour aider le travail du deuil : prendre conscience de l'irréversibilité de la séparation et

pouvoir exprimer sa peine pour s'en décharger.

Autrefois, particulièrement dans les sociétés rurales, la mort était accompagnée d'une pratique sociale très codifiée. On rendait visite à la famille en deuil, on se recueillait devant le corps du défunt, si le mort était un initié on le veillait, on l'accompagnait jusqu'au cimetière, on se retrouvait pour partager les souvenirs communs.

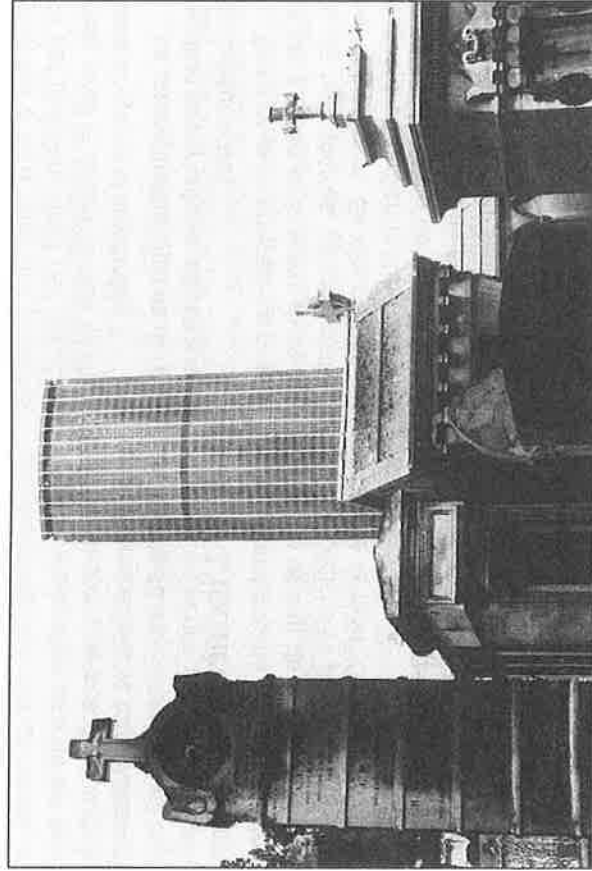
J'ai la conviction qu'il y avait une grande sagesse derrière ces pratiques, et que ce qui pouvait passer pour une simple tradition était d'une aide authentique pour le travail du deuil. Aujourd'hui, ces habitudes ayant disparu, il faut réinventer des pratiques qui aident le deuil.

Recherche pour une pastorale des funérailles

De même que dans l'Evangile le matin de Pâques est précédé du Vendredi Saint, aujourd'hui l'espérance de la résurrection ne peut être annoncée qu'en face de la réalité de la mort. Une parole de consolation ne sera performante que si elle vient se poser sur la déchirure de la séparation.

Voici quelques pistes que j'essaye maladroitement d'explorer pour permettre aux funérailles d'être une occasion de parole, de partage et de consolation.

- **Parole en présence du défunt**
Chaque fois que cela est possible, j'invite la famille à prendre le temps de



réunis pour faire mémoire de celui qui nous a quittés et pour nous dire les uns aux autres les souvenirs que nous garderons de lui. Ces moments sont souvent des temps de grande communion où des paroles fortes sont dites. On pleure, on sourit parfois, mais c'est toujours un temps fort. Je finis généralement par la lecture d'un psaume et une prière où j'évoque ce qui a été partagé.

Lorsque la rencontre a lieu avant l'enterrement je demande s'il y a des gens qui souhaitent donner un écho de ce qui a été dit pour enrichir la cérémonie. Lorsqu'une telle rencontre n'a pas pu être organisée, je demande aux familles s'il y a des personnes qui veulent parler du défunt. Dans la méditation, j'essaye de dire comment cette mémoire que nous avons partagée peut nous aider à entendre l'Évangile et à porter notre deuil malgré la rupture et le chagrin.

• Pour rompre l'isolement

Après les funérailles, l'Église a un rôle à jouer dans l'accompagnement des familles en deuil. Pour dire l'étendue de leur peine, les personnes ont besoin de parler de celui qui les a quittés. Or il arrive que les personnes endeuillées se trouvent isolées au moment où elles auraient le plus besoin d'être entourées, car leurs amis n'osent pas les rencontrer par gêne, par pudeur ou par peur. Parce que la mort et la souffrance sont des sujets que l'on n'aborde pas facilement, on évite de croiser les personnes endeuillées, ou lorsqu'on les rencontre, on se détourne soigneuse-

ment de ces sujets de conversation. Je suggère aux amis des personnes en deuil, à leurs connaissances ou à ceux qui ont des points communs d'aller visiter, de rencontrer ceux qui ont perdu un des leurs, et éventuellement de les revoir régulièrement. Parfois, je leur donne deux ou trois conseils très simples pour amorcer la rencontre. Je leur suggère de partager un souvenir se rapportant à celui qui est décédé, de dire que cette disparition leur a fait de la peine, ou de raconter comment ils ont vécu la cérémonie d'enterrement. Ensuite, il suffit de laisser les personnes parler du défunt et dire leur peine.

Dans toutes ces initiatives, il m'arrive de commettre des maladresses et j'essaye d'agir avec le

« Regarder la mort d'un proche face à face est un moment douloureux, mais aussi un moment de vérité qui ne peut qu'aider dans la nécessaire démarche de l'adieu »

dire au revoir à la personne décédée. Je suggère de ramener le corps à la maison, de le voir, de rester un moment avec lui. Un passage de l'Évangile, un psaume, une prière, un souvenir, une espérance partagés en présence du défunt sont plus parlants que ces mêmes paroles partagées dans un salon, et à propos d'une personne dont le corps se trouve à la morgue d'un hôpital à l'autre bout de la ville. J'invite les familles à assister à la mise en bière, à porter le cercueil à la maison, dans le temple, au cimetière.

• Partage et mémoire

Je propose de susciter, avant ou après la cérémonie d'enterrement, un moment où la famille et les plus proches amis disponibles se retrouvent pour partager des souvenirs sur la personne décédée. Au début de la rencontre j'explique que nous sommes

plus de délicatesse possible afin de pas forcer les gens à aller au-delà de ce qu'ils peuvent. Pour de multiples raisons, tant matérielles que psychologiques, il n'est pas toujours possible, loin de là, de suivre toutes ces pistes, mais elles dessinent une orientation qui inspire mon comportement.

J'ai réalisé qu'en voulant éviter toute confrontation douloureuse, je cherchais plus à épargner ma propre tranquillité que les personnes qui sont dans le deuil. Aujourd'hui ma conviction est que de regarder la mort d'un proche face à face est un moment douloureux, mais que c'est aussi un moment de vérité qui ne peut qu'aider dans la nécessaire démarche de l'adieu.

Antoine Nous

La liturgie de service funèbre

par Serge de Visme et Michel Freychet, pasteurs

A l'heure de la tourmente, quand la mort ravit un être cher et que l'affligé n'a plus de mots pour exprimer sa douleur, il est bon et nécessaire que des paroles à la fois sobres et fortes, témoins de la seule

Parole qui a le pouvoir de guérir et de relever, puissent alors le rejoindre. Tel est le rôle de la liturgie dans les services funèbres. Elle est destinée à porter dans la communion des croyants les fidèles éprouvés. En son centre la parole biblique et la prière.

«La bible offre à l'homme une parole qui surplombe son vertige devant le gouffre de la mort»... une parole qui invite à changer de regard sur Dieu, à quitter les images d'un Dieu qui écrase pour consentir à un Dieu qui fait vivre (1).

La prière est l'attitude du croyant devant Dieu. Elle peut n'être qu'un cri : de douleur, de colère, de révolte. Mais elle est aussi supplique, action de grâce, confession de foi, intercession.

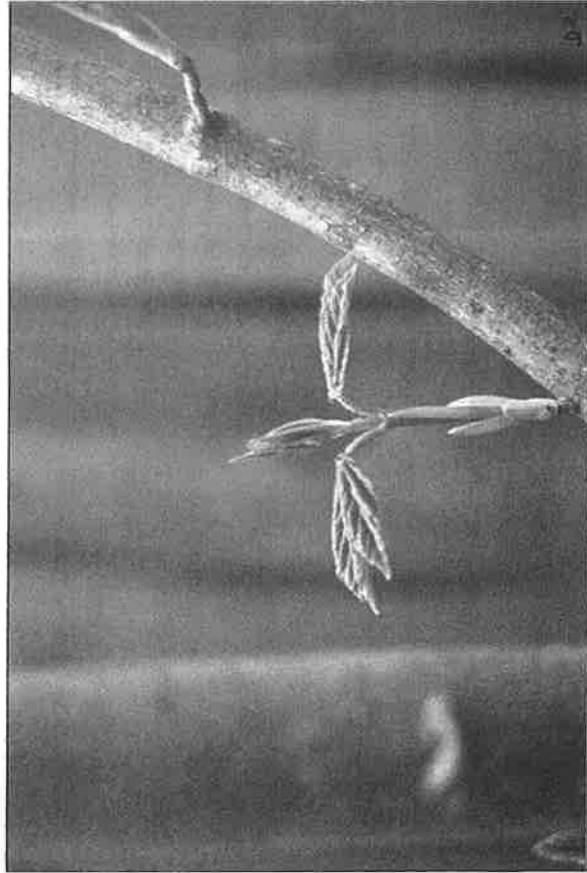
Assurément, la pratique des services funèbres n'est pas sans poser parfois de réels problèmes. En tous cas, il n'est nulle part écrit dans la Bible qu'il faille un pasteur pour officier, à l'occasion du décès. Aucun commandement ne demande à quelque chrétien que ce soit, pasteur ou laïc, d'être présent et de prendre la parole pour lire un texte biblique ou prononcer une prière lors d'un enterrement. A certaine époque ce fut même plutôt un interdit qu'une obligation. Ainsi, l'ancienne discipline de l'Eglise réformée de France stipule «qu'il ne se fera aucune prière ou prédication. ou aumônes publiques aux

enterrements, pour prévenir toute superstition.» (2)

Quant à la discipline actuelle de l'Eglise réformée de France, elle dit ceci :

- § 1 - «S'adressant aux vivants, ces services ont pour but d'annoncer l'Evangile de la résurrection en vue de la consolation des affligés, de l'édification de l'Eglise et de l'évangélisation.»

- § 2 - «Ils doivent garder un caractère de simplicité et ne pas comporter de panégyrique. L'Eglise ne refuse jamais son assistance à ceux qui la demandent dans la mesure



(1) Daniel Marguerat, «Vivre avec la mort», éd. du Moulin, 1987.

(2) Chap. 10, art. 5, cf. F. Méjan, «Discipline de l'Eglise réformée de France», Paris 1947, page 260.

la mort, devenue tabou, est occultée, dissimulée, enluminée, embaumée, c'est-à-dire niée.

C'est donc une parole lucide, nécessaire, libérante pour ceux qui «vivent le deuil et passent par le creuset de la souffrance, mais qui, à cause du tabou, ne peuvent nommer, dénoncer et accepter (même avec le temps) la cause de cette souffrance, à savoir la mort.

Il s'agit alors, au cœur de la peine, de la solitude, de l'abandon, de l'angoisse, de dire et d'affirmer, au nom de Jésus-Christ, comme une réalité de foi chrétienne - telle est la fonction de la liturgie - de dire et d'affirmer la mort de la mort et l'espérance en la vie sans cesse donnée, réveillée.

Dire et affirmer que la mort n'est pas la fin, la limite de la vie, mais que la mort fait partie de la vie, qu'elle s'inscrit au cœur de la vie, comme la Croix est au cœur de l'Évangile. Dire et affirmer que la mort - la mort éternelle - subie, assumée et vaincue une fois pour toutes par le Christ, à Pâques, ne pourra donc plus séparer quiconque croit en lui du Dieu vivant. Bref, dire et affirmer que, si le trépas est inscrit dans l'ordre de la création et qu'il subsiste donc aujourd'hui comme hier, tout être qui met sa confiance en celui qui est la résurrection et la vie ne mourra jamais.

S. de V. - M. F.

Le service funèbre affirme
bliquement la réalité de la
, signe incontournable de la
ité et de la finitude humaine

»

Celui qui préside le service garde une entière liberté de prononcer une allocution ou de lire simplement les textes liturgiques» (3)

C'est pour des raisons essentielles d'accompagnement pastoral (le mot «pastoral» ici ne s'applique pas aux seuls protestants mais bien à tous les chrétiens qui, dans le cadre d'un comité d'Église, au nom de l'Évangile, savent porter, accompagner la souffrance vécue lors d'un décès), que l'Église est présente et active dans ces moments de deuil. Il s'agit avant tout d'être présent, solidaire dans la souffrance.

Le service funèbre est ainsi le lieu d'une parole qui affirme publiquement la réalité de la mort. Reconnaître en celle-ci le signe incontournable de la fragilité et de la finitude humaines est fondamentale, surtout aujourd'hui où

Le culte, ou l'importance d'être entouré

Peut-être les Pompes funèbres que vous avez dû solliciter ont-elles eu la sagesse, ou la simple correction, de choisir le jour et l'heure du culte en accord avec vous et avec votre pasteur. Vous avez également pu prendre contact avec lui pour qu'il vous accueille ou vous rende visite et vous offre soutien, accompagnement et puisse avec vous préparer ce culte. Prévoir un culte semble tellement aller de soi en pareille circonstance : par respect pour la personne décédée, bien sûr ; par nécessité pour vous aussi, les siens, sa famille, ses proches. Car ce culte est d'abord la demande à Dieu d'une Parole pour vivre, pour continuer à vivre, à espérer, une Parole le pacificatrice de consolation, de soutien pour ceux qui sont là, meurtris par le deuil de l'aimé(e). Pour vous, et aussi pour ceux qui l'ont connu, côtoyé : voisins, amis, collègues. Ceux que cette mort touche, la communauté quotidienne des humains, plus large que la communauté familiale et que la communauté ecclésiale. Pour vous, pour eux et donc pour vous en retour, car ceux qui auront vécu ce culte avec vous, entendu cette Parole, prié peut-être avec vous, vous seront témoins et soutiens plus tard.

Je sais bien la possible tentation du repli discret au milieu des seuls tout proches dans ce moment douloureux, difficile à accepter. Mais la faut-il vraiment, cette relative solitude, appelée intimité, même familiale, alors que sont peut-être nécessaires, indispensables,

pour aujourd'hui et sans doute pour demain et pour longtemps, les présences amies, la disponibilité de cœurs aimants, signe de l'offre de Dieu, lui dont précisément vous venez quérir la parole d'amour dans ce culte ?

Je me souviens avoir un jour rencontré à l'hôpital un jeune couple au chevet de sa fillette mourante et avoir ensuite accédé à sa demande d'un moment de culte dans la stricte intimité de notre trio, au centre funéraire. Ils se sont retrouvés seuls ensuite, dans leur quotidien, sans autre visage ou présence amis, privés de tout autre écho significatif de Dieu au cœur de leur déchirement : je crains d'avoir fait une erreur en ne leur demandant pas de convier au moins leur proche entourage.

Je crois en effet important d'être alors entouré. C'est spirituellement juste, quelle que soit la qualité ou la modestie de notre foi. C'est humainement nécessaire. L'affection d'un regard, la tendresse d'un geste, la force d'une présence, d'une épaule amis vous disent celles attendues de Dieu, cachées mais réelles, vivantes malgré tout. Ce culte ne se veut pas un événement «mondain», d'extériorisation aux autres, mais bien d'intériorisation, pour vous, avec les autres, partageant à vos côtés, auprès de vous, cette Parole qui dit l'amour et la grâce de Dieu dans votre peine - qui est aussi douleur pour eux.

François P. Rochat, pasteur

L'ombre de la mort sous laquelle se déroule notre existence est celle de la mort éternelle que Jésus-Christ a subie à notre place. C'est là ce qui lui confère sa gravité, tout en lui ôtant son caractère absolu.

La mort ne peut plus nous faire peur. Car elle n'est que l'ombre de la mort éternelle, que nous n'avons plus à subir : c'est Jésus-Christ qui l'a assumée.

En ce sens, elle est également un signe de vie, de la vie éternelle, certes, mais aussi de la vie temporelle qui nous est laissée grâce à Jésus-Christ, afin que nous ayons la possibilité de croire en lui, de croire à l'œuvre de repentance qu'il a accomplie, et en elle, à la suffisance de notre propre repentance qui, en soit, demeure toujours insuffisante.

Karl Barth
(Dogmatique 7, p. 170)

Il ne brisera pas le roseau broyé

(Es. 42,3)

Dieu est Maître de la Vie, dont il nous fait don : il faudrait donc condamner le suicide car l'homme usurpe le droit de maîtriser sa mort ; de plus, en faisant fi de son don, il outrage Dieu.

Oui, Dieu donne la Vie, avec ses hauts et ses bas, ses combats qui nous aident à devenir adultes. Mais je ne crois pas que de Dieu viennent les épreuves surhumaines qui me poussent, vacillant, à l'extrême bord de l'abîme.

Du mal, de la souffrance et de la mort, je ne peux rien affirmer. Mais j'ai une foi : Dieu est totalement Amour. Au nom de cette foi, je n'admets pas qu'un tel Amour veuille et aime de telles détreesses.

Qui sait d'où vient le poison ? Parfois, le cadeau de la vie semble empoisonné, mais cela entraine-il dans le dessein de Dieu ? Si, vaincu par le destin, je dépose le fardeau de la vie, je peux la redonner à Dieu sans la lui jeter à la face comme une gifle, un défi, une vengeance... Il y a des façons de rendre qui ne sont pas des blasphèmes.

Peut-on imaginer ce qu'endure un être à qui l'existence est intolérable au point de contrebalancer cet instinct de conservation qui, envers et contre tout, nous raccroche toujours à nous-mêmes ? A quelles limites ne faut-il pas parvenir pour que la souffrance de

“ Mais vrai, j'ai trop pleuré !

Les Aubes sont navrantes.

Toute lune est atroce et
tout soleil amer... ”

(Rimbaud, le Bateau Ivre) ”

son propre anéantissement paraissent non seulement envisageable, mais souhaitable ?

Jésus dit qu'il n'est pas venu pour les bien-portants, mais avant tout pour les malades. Je n'ai pas à juger des raisons d'un suicide, et qu'importent les raisons : qui en arrive là est atteint d'un mal terrible, et cela seul compte. Et un Dieu d'Amour mettrait le comble à la peine du suicidé en le renvoyant, condamné, à des peines éternelles ?

Si le Dieu de ma foi est le Dieu de Jésus-Christ, je crois qu'au moment déchirant de renoncer à l'être insignifiant et pourtant unique, que j'étais, Dieu souffre autant, plus que moi, de ce désastre qui met à mal les forces de la Vie. Je meurs de ma main, mais je ne suis pas perdu, encore moins damné par un Dieu déplorant la brisure d'un enfant qui est, à chaque fois, comme l'unique, le plus aimé, parce que le plus blessé.

La foi que j'exprime ici, de ma propre responsabilité, m'incite à croire que Dieu ne condamne pas le suicide. Cette idée ne peut non plus cautionner sous des couleurs faussement idylliques, un acte qui est fondamentalement tragique.

J'ai confiance que, face à Dieu, seul à seul, un suicide n'emportera aucun châtiement et que je serai relevé à la mesure de mon effondrement. Mais je ne suis pas seul : il y a autour de moi des hommes, des femmes, des enfants, mes partenaires, mes adversaires, les proches et les lointains, à qui je suis lié, plus ou moins fort... parmi d'autres maillons dans la chaîne humaine. Si je pense que nous sommes des nomades évoluant individuellement, désolidarisés, je suis libre de déposer ma vie sans bouleverser celle des autres. Mais si, chrétien ou non, j'entends «Qu'as-tu fais de ton frère ?», comment fuir le dilemme ?

Par le suicide, je me dérobe à la souffrance, en léguant à ceux qui restent un lourd supplément de souffrance. Je me tue parce que la vie m'a brisé et ce faisant, je contribue à briser d'autres vies. Ici apparaît tragiquement la question de la libre disposition de sa vie, non aux yeux de Dieu mais aux yeux des hommes. Le désespéré s'est jugé incapable de vivre et se condamne à mort ; déjà torturé par la lassitude, l'angoisse, la peur du jugement de Dieu et des hommes, il se sent coupable de laisser derrière des déchirements insoutenables.

Dieu comprend que le suicide n'est pas un blasphème, une gifle. Mais nous, assommés, la recevons de plein fouet : «Nous n'avons pas su, nous n'avons rien vu !». Si le suicidé peut espérer trouver la paix en Dieu, quelle

paix en revanche, pour ceux qui, brutalement, voient béer à leurs pieds la fracture que j'ai ouverte pour m'y anéantir, et qui ne s'est pas refermée derrière moi ? La charge que j'ai voulu quitter reste, écrasant héritage pour ceux qui restent.

Sur l'ultime limite, a-t-on le droit de dire : «Après moi le déluge ?» Mais a-t-on le droit de crier derrière : «Vis pour nous !» Y a-t-il un moment où le désespoir m'autorise à m'affranchir des devoirs qui me lient à la société des hommes ? Aimer vraiment, est-ce retenir le désespéré ou consentir à son départ ? Mais peut-on parler de droit, de liberté ? Peut-on, dans le vertige du suicide, peser lucidement le pour et le contre ? Le choc contraire de l'instinct de vivre avec la volonté de mourir est une tempête où tous ceux qui se trouvent impliqués risquent de sombrer.

Suis-je libre de me suicider ? Ah, ces autres, comme je voudrais que leur souvenir ne me retienne pas ! Pourquoi faut-il que cette pensée transforme un départ que je voudrais facile, libre, en un arrachement qui me fait regarder encore en arrière quand, devant, le vide m'attire déjà ? N'est-ce pas parce qu'ils m'aiment, et que je les aime ? Comment transformer ces liens d'amour qui font la faiblesse de mon ma mort volontaire en force de mon choix de vivre ? Ce que je regrette en mourant peut-il devenir le germe d'une renaissance ? Mais si c'est beaucoup trop dur, si c'est déjà trop tard, si vous m'aimez, que ces liens ne deviennent pas des chaînes.

Pardonnez-moi, comprenez, mais je pars...

Christine Durand,
31 juillet 1993

« Un de nos enfants à mis fin à ses jours... »

Témoignage

Que dire qui puisse être un témoignage auprès de ceux qui sont dans la douleur après ce coup de tonnerre qui, il y a cinq ans déjà, est venu transformer ma vie.

Diverses circonstances m'avaient amené à être auprès de quelques amis marchant inexorablement vers la mort ; ils étaient partis et je me retrouvais seul sur le bord du chemin, alors que pendant des mois nous avions marché ensemble, main dans la main. Il me semblait que je me familiarisais ainsi peu à peu avec la mort, que je l'approuvais...

Puis brutalement l'impensable, l'inconcevable - ce qui ne peut arriver qu'aux autres - a fondu sur nous. Un de nos enfants a mis fin à ses jours - aucun signe avant-coureur que nous n'avions su discerner, aucun mot laissé pour que nous comprenions, seuls des papiers où il parlait de joie et de lumière.

L'horreur du fait divers. L'anéantissement. La douleur qu'on voudrait

pouvoir hurler... et tout de suite - sans une pause - tous ces gestes qu'il faut faire automatiquement - qui obligent à survivre, à rencontrer les autres, alors qu'on voudrait fuir à jamais.

Les jours s'écoulaient et pourtant on continuait de vivre sans que l'on sache comment. Cela serait-il possible, si, sans même qu'on en ait conscience, tout un réseau d'amitiés, d'énergies mises en commun ne nous portaient instant après instant ? En se retournant, après quelques temps, on prend conscience que c'est sans doute la prière des amis, prière d'intercession, fidèle, ne se lassant pas, persévérante qui a permis de subsister.

Ebranlé par l'inconcevable

Il a fallu se débarrasser au long des mois de cette idée qui, insidieusement, s'insinuait : nous avons maintenant payé notre tribut à la douleur, nous sommes quittes ! Il faut apprendre que d'autres peines peuvent survenir à tout instant, qu'il faut

rester sur le qui-vive, d'où cette fragilité qui m'habite encore. Avoir confiance en l'avenir, ce n'est pas une assurance ce tout risque, notre confiance doit aller au-delà de l'irrecevable, ses racines doivent être profondes pour ne pas être ébranlées par l'incompréhensible.

Ma peine est totale

Comment ne pas être troublé par ceux qui disent : heureusement, vous avez la foi ! J'ai envie de dire : que vient faire la foi dans cette histoire ? Avec ou sans la foi, ma peine est totale, infinie, et d'autre part, ce n'est pas parce qu'un de mes enfants n'est plus, que l'histoire de Jésus-Christ est changée, avec tout ce qu'elle a connu de retentissement sur mon histoire !

Je ne sais pas bien ce que veut dire le mot «résurrection». Je ne sais, si, plus tard, nous serons ensemble

dans la lumière dont cet enfant parlait et qu'il est parti chercher. Pour le moment, dans ce temps qu'il me reste à vivre, il n'est pas là et le manque est grand.

Et pourtant l'été revient. Les fleurs sont belles et je sais m'en réjouir, les amitiés sont riches et sont de la plus grande aide lorsqu'on flanche. J'essaie de ne pas me perdre dans un activisme qui voudrait voiler la réalité et combler le vide. Petit à petit, il me semble de plus en plus nécessaire, pour sortir d'une tentation toujours présente d'un repli sur soi, sur son égoïsme, sur ses doutes, de travailler sur soi, d'approfondir les raisons qui nous font vivre et espérer afin, paradoxalement, d'être de plus en plus attentifs aux autres.

J.A. juin 1993

Quel soutien pour le suicidant et son entourage ?

Qu'il faille apporter une aide non seulement à ceux qui ont tenté de se suicider, mais aussi à leur famille, à leurs proches, est une évidence qui n'échappe à personne.

Mais devant la profondeur d'un tel drame, nous nous sentons parfois désarmés et indécis quant à la teneur de cette aide. Et pourtant, les souffrances polarisées autour d'un suicide de nous inspirent un sentiment d'urgence : comme un naufrage, il nous faut, de la rive, lancer des bouées de sauvetage...

Ces bouées peuvent être la disponibilité, l'écoute, d'un homme, d'une femme, qu'ils soient membres d'une paroisse, pasteur, ou autre...

Sans exclure la richesse de cet accompagnement spontané, il existe également, un certain nombre d'associations, basées sur la rencontre et le partage des expériences de chacun.

L'une d'elles, SOS-SUICIDE PHENIX, propose en outre des centres d'accueil. Ceux-ci permettent une rencontre-dialogue avec d'autres personnes en difficulté, ainsi qu'une écoute attentive auprès de personnes formées. Ce travail en groupe donne actuellement des résultats encourageants.

SOS-SUICIDE PHENIX : 36, rue de Gergovie, 75014 Paris, tél. : 45.42.45.88, + centres en province.

Marc de Bonnechose, pasteur

Choisir sa mort

par Suzanne Bouttier

responsable de l'association « Le Droit de mourir dans la dignité »

Le titre qui m'est proposé est provocant. Comment parler de choix, tant dis que la mort, inscrite dans notre programme génétique, est inéluctable ; avant même que celui-ci ne parvienne à son terme et sans nous demander notre avis, la mort surgit sur notre route, au moment qu'on ne sait, avec le visage qu'on ne décide. Où donc loger un choix ?

Si la mort nous atteint de plein fouet, la question ne se pose évidemment pas. Mais dans l'extrême variété des situations, ne s'ouvre-t-il pas un espace éventuel pour notre intervention personnelle ?

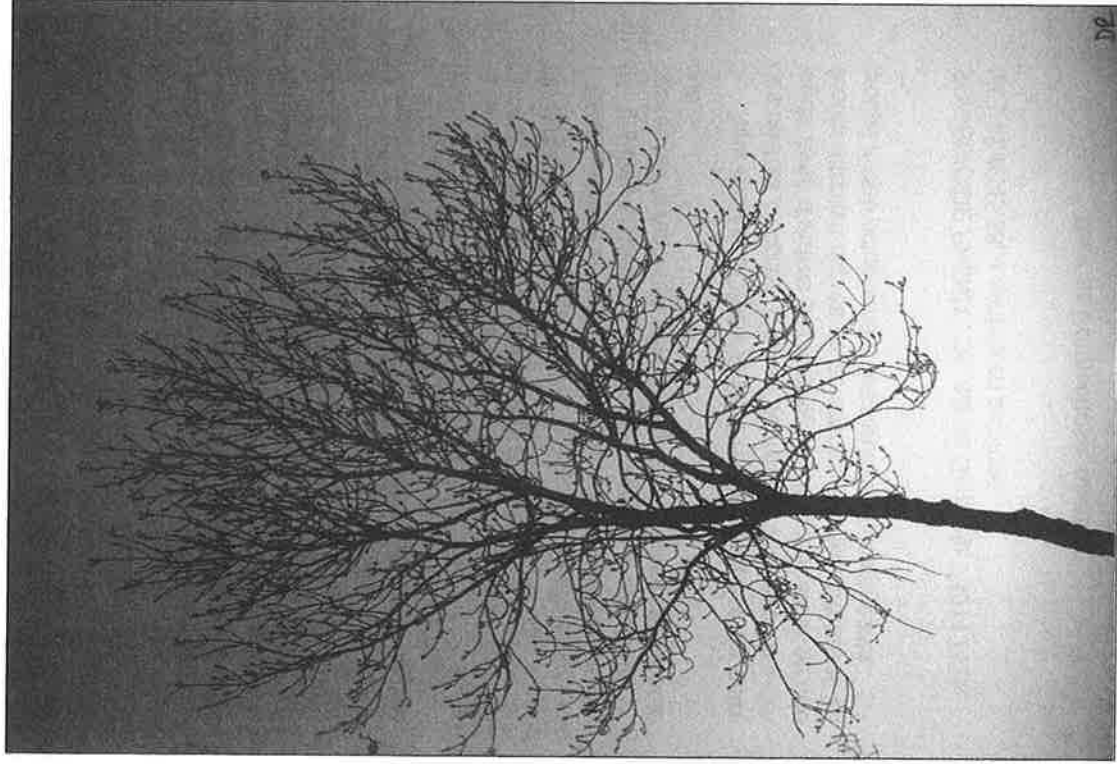
Durant des siècles, la mort a agi presque impunément, en fauchant de jeunes vies. Tel n'est plus le cas aujourd'hui, dans les pays développés du moins : nos connaissances et techniques médicales diffèrent son heure jusqu'à des limites toujours plus reculées. Et même la cruauté du « dernier ennemi » est muselée en partie grâce à un contrôle grandissant de la douleur. Les statistiques promettent une moyenne de vie trois fois plus longue...

Cette constatation porte à l'optimisme. Elle a pourtant sa zone d'ombre. La demande pour obtenir le droit de mourir que nous ne confondons pas avec le suicide, en est une manifestation révélatrice. « L'euthanasie » (qu'elle soit bien ou mal nommée) suscite un débat contradictoire. La vivacité des répliques montre à quelle profondeur ce débat nous atteint. Une décision engage ici, inévitablement,

notre responsabilité dernière. Or, si les médecins refusent à juste titre de devenir les instruments de la mort, la plupart d'entre eux contestent en même temps aux personnes directement concernées la « compétence » d'un choix.

A ce point, j'avoue ma déception face aux déclarations tellement frileuses et déphasées des Eglises, la mienne comprise. Mais comment mon Eglise parlerait-elle, alors que le débat s'est à peine esquissé au sein de nos communautés ? La Commission d'Éthique se trouve bien isolée. Notre parole est donc à naître, non pas une parole qui prescrive ce qu'il faut faire, mais une parole qui libère des idoles.

L'idole, par définition, se pare des plus hautes valeurs. C'est ainsi qu'au nom du respect de la vie, on substitue celle-ci au Créateur qui l'a donnée. C'est ainsi que le pouvoir de la médecine



cine si bénéfique en elle-même, ne se distingue plus de la volonté divine. Quant au progrès qui accomplit tant de miracles, ne transforme-t-il pas en obligation ce qui est la grâce de vivre ?

«Choisir sa mort» : on pressent ainsi les enjeux et les risques de la liberté. Nous qui avons reçu la promesse de l'Esprit Saint, saurons-nous en Eglise, dans le respect mutuel, oser cette liberté et trouver les mots pour la dire ?

La mort de chacun est singulière, surprenante ; il n'y a pas de modèle.

S.B.

Quant à moi, je suis heureuse de savoir qu'il existe un accompagnement pour m'aider à supporter ma peur, à assumer mon angoisse, lorsque la mort s'approchera de moi. Je n'exclus pas a priori le recours à un geste actif pour hâter la fin ; ce geste est, pour moi, second. L'essentiel est de préserver l'espérance qui m'habite et me portera au moment d'accomplir mon ultime travail de deuil. Je perdrai la vie, mais le désir de vivre qui a été mis en moi s'investira dans ce qui advient par delà la mort.

La souffrance, un désert à passer

par Jean-Frédéric Patrzynski, pasteur de l'EELF

Nous avons tous connu pendant notre existence des instants de souffrance.

Nous avons tous entendu ces questions qui nous troublent et nous bouleversent (peut-être même, les avons-nous prononcées), nous laissons muets, de peur, parfois, d'ajouter de la souffrance à celui que nous rencontrons :

- «Pourquoi Dieu laisse-t-il faire cela ?»
- «Si Dieu existait, il n'y aurait pas tant de souffrances et de malheurs».
- «Qu'ai je fait à Dieu pour qu'il me fasse souffrir ainsi ?»

A l'écoute de l'autre

Si nous évacuons ces questions, il me semble que cela marquerait notre manque de respect à l'égard de celui qui les pose. Faire comme si ces questions n'existaient pas peut nous permettre de comprendre notre propre difficulté à regarder notre existence et à assumer nos propres souffrances.

Il est intéressant, pour le croyant et pour l'incroyant également, de remar-

quer combien la Bible relate à la fois les questions du souffrant et les réponses de l'accompagnateur (une attitude est aussi une réponse). C'est ainsi que nous lisons dans le livre de Job : «*Le gâchis ne sort pas de terre et la misère ne germe pas du sol. Oui, c'est pour la misère que l'homme est né.*» (Job 5, 6-7).

«*Tu ne penses plus à ta peine, tu t'en souviendras comme d'une eau écoulée.*» (Job 11,16).

Ces paroles peuvent être traduites aujourd'hui de la manière suivante : «Tu es là pour souffrir, ne te plains pas !», et la fatalité entre, pénètre dans l'existence humaine ! Pendant ce temps, le souffrant peut hurler sa douleur. Les réponses qui lui ont été faites ne sont que le reflet d'un non-partage de son existence.

A l'écoute de Dieu

A cause de la réponse de Dieu adressée dans un premier temps aux «amis» de Job, nous comprenons la nécessité de partager en plénitude la souffrance de celui que l'on est amené à accompagner. «*Ma colère flambe*

Détresse

Et pourtant, Dieu des vaincus ! Si la trace de tes pas s'est imprimée au front des étoiles, si la nature en fleurs en a gardé comme un parfum, si l'immensité n'est qu'un reflet de ta grandeur, il est un lieu où tu dois être plus qu'ailleurs ; c'est celui où tombèrent tes enfants accablés par les luttes surhumaines. Ailleurs, tu envoies tes messagers, ici tu es toi-même. Ces vaincus sont les pierres d'attente d'un monde plus beau. En eux réside ce qui demeurera, quand tout le reste aura disparu comme une vapeur. Aussi, quand ils sont descendus au gouffre, ceux qui restent entendent monter une voix qui dit : «Je suis là».

Pasteur Charles Wagner

nement. A la suite de Dieu, nous sommes appelés à accepter d'entendre et d'écouter la révolte et la colère du souffrant. Cela ne doit pas nous surprendre ni nous choquer, puisque Dieu lui-même a fait sienne cette révolte au travers de son Fils, Jésus le Christ. Dieu, au travers de Jésus, son incarnation, a crié son désespoir et sa colère : «*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*» (Psaume 22,2 et Matthieu 27,46, Luc 23,46). N'est-ce pas encore cette parole que nous pouvons entendre aujourd'hui ?

Un deuxième élément, me paraissant fondamentalement, se laisse entrevoir dans la Parole de Dieu.

Bien souvent, nous pensons que nous n'avons pas le droit de marchander avec Dieu. Cette attitude nous paraît irrespectueuse.

Pourtant, la Bible est pleine de ces récits ou/et de ces prières dans lesquels l'homme, en s'adressant à Dieu, marchandait avec Lui. Il peut s'agir, par exemple, de ce fabuleux dialogue entre Dieu et Abraham au sujet de la ville de Sodome et Gomorrhe. C'est également ce que nous pouvons lire dans le livre des Psaumes. Assez souvent, nous trouvons ce genre de prière :

«*Vite, réponds-moi Seigneur ! Je suis à bout de souffle Ne me cache pas ta face sinon, je ressemble à ceux qui descendent dans la fosse.*» (Psaume 143,7)

Ce n'est là qu'un exemple de marchandage. Job marchandait, Anne, dans le temple, marchandait. Et Dieu

accepte ce marchandage lorsqu'il déclare : «*Appelle-moi au jour de la détresse, je te délivrerai et tu me glorifieras*» (Psaume 50,15).

Pour la traversée du désert

La révolte, la colère, le marchandage sont trois étapes de la traversée du désert qu'est la souffrance, que Dieu vit avec son enfant. Il invite le souffrant, en marchant avec lui, à découvrir qu'il n'est pas seul dans la souffrance.

Ce voyant accompagné par Dieu, au travers de ceux qui sont à ses côtés en l'écoutant et en partageant son existence, le souffrant a la possibilité d'ouvrir son cœur et ainsi de recouvrer la confiance en l'autre.

C'est à cause de cette écoute attentive que le souffrant va pouvoir se mettre en mouvement, se redresser (se lever, c'est-à-dire ressusciter), être, à nouveau, un vivant, debout pour la gloire de Dieu comme le dit Saint-Irénée.

En méditant sur l'action de Dieu découverte au travers de la Bible, nous sommes appelés à discerner que la consolation ne peut être offerte en vérité que dans l'écoute et le partage.

L'Ancien Testament déclare que Dieu «*écoute et voit*» la souffrance de son peuple. Cette écoute attentive et ce regard d'amour a conduit Dieu jusqu'à nous par son incarnation. Physiquement et spirituellement, il a cheminé, il chemine avec l'homme. Il nous apprend à faire de même. Lentement,

au pas de celui vers qui il nous a conduit, il nous fait regarder tendrement et écouter attentivement. C'est dans cette marche où nous apprenons à aller du même pas que notre prochain, que le souffrant et l'accompagnateur (c'est-à-dire le compagnon, celui qui partage le pain) sont amenés à rencontrer le Christ.

Le passage

Parvenu jusqu'à cette rencontre, le souffrant découvre un chemin qui lui était encore inconnu. Le Christ ne nous explique pas la souffrance, mais il nous dit qu'elle peut être un passage vers une autre existence, ici et maintenant. C'est une possibilité offerte à chacun.

«*Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ?*» dit le Seigneur aux disciples sur la route d'Emmaüs (Luc 24,26).

Il est donné à chacun, au travers de l'incarnation de Dieu, de découvrir que la souffrance n'est pas une fin. De même que la mort du Christ sur la croix au Golgotha n'était pas la fin mais la genèse d'un nouveau monde et d'une nouvelle existence humaine.

Il existe un combat qui nous permet de nous mettre en marche et de découvrir un passage vers une nouvelle existence lumineuse. Ce passage, c'est Pessah, la Pâque, la traversée du désert, la traversée de la souffrance pour accéder au pays de la liberté, à la vie.

J.-F. P.

Prière sur le seuil...

Seigneur, reste avec moi,
je sens que ma vie touche à sa fin,
la maladie pénètre mon corps,
me déforme et me défigure.
Mon univers se réduit à quelques pas
entre le lit, la table et la porte.

Seigneur, reste avec moi,
fais-moi sentir ta proximité.
Les jours n'en finissent plus.
Je ferme les yeux, des images tournent en moi,
et les pensées se font pressantes sur le seuil.
Le passé enfoui revient dans les rêves,
son miroir est déjà brisé.

Seigneur, reste avec moi,
entoure-moi quand viendra la fin.
Je vois de grandes ombres surgir dans ma chambre,
le poids des jours gâchés.
J'entends encore des voix dans ma solitude,
celles d'humains, et que j'aime.
Et que je voudrais là, mes enfants,
me les imaginant sur cette chaise, à mon chevet,
il faut qu'une main me tienne.

Seigneur, reste avec moi,
ne me lâche pas quand l'heure sera venue, de s'en aller.
Et je sais que tu te saisiras de moi, dans ce vide,
pour me transformer, me transformer.

Inge Ganzevoort, pasteur

Le défi de la réincarnation

par Laurent Schlumberger, pasteur

Plus d'un chrétien européen sur cinq croit en la réincarnation. C'est dire que, le dimanche matin, l'un de vos voisins de culte est sans doute attaché à cette idée. Peut-être est-ce d'ailleurs votre cas ? Il ne sert à rien de nier ou de mépriser ce fait : l'idée de réincarnation est l'une des idées dominantes, aujourd'hui dans notre culture, concernant la vie, la mort et l'après-mort.

lités ? Avec quelle finalité ? Demeure-t-on humain ou est-il possible d'être réincarné dans le règne animal, voire végétal ? Sur toutes ces questions, on peut détailler, broder, évoluer et ce flou, loin d'être un obstacle, exerce une attrance puissante, car il valorise les expériences et les préférences de chacun.

Enfin, l'idée de réincarnation apparaît comme vénérable. Elle est ancienne, elle a des racines orientales, même si le discours occidental populaire sur la réincarnation est fort éloigné des conceptions bouddhistes par exemple, et cela lui donne une patine, une respectabilité importantes.

Les raisons d'un succès

Ce succès tient à mon sens à trois raisons. L'idée de réincarnation est d'abord une idée simple. Chez nos contemporains, il ne s'agit que très rarement d'une doctrine construite et cohérente. En général, croire en la réincarnation, c'est postuler la permanence d'éléments qui nous constituent et qui sont susceptibles de s'incarner dans des corps successifs. Cette idée-là est immédiatement compréhensible par chacun ; elle ne nécessite pas d'étude ou de culture préalable.

Ensuite, l'idée de réincarnation est adaptable. Comment la réincarnation se réalise-t-elle ? Selon quelles moda-

Abolir nos limites

Plus profondément, le succès de la réincarnation, dans sa version populai- re et occidentale, me semble devoir s'expliquer par le fait qu'il donne le sentiment d'abolir les limites humaines. A mesure que les possibi- lés des hommes s'étendent, et qu'en même temps nous nous rendons compte qu'elles sont peu exploitées, l'idée de réincarnation réconcilie l'homme avec l'éternel, l'immense, l'illimité.

Elle abolit les limites de la vie, puisque naissance et mort ne sont qu'un passage. Elle abolit les limites du temps, puisque ce que je ne pourrai pas faire dans cette vie-ci, je le ferai dans une autre. Elle abolit les limites de la culture, puisqu'elle est une croyance répandue dans le mon-

de entier et dans d'autres religions que celles connues en Occident. Elle abolit les limites du savoir, enfin, car devant la modestie retrouvée de bien des scientifiques, elle s'offre comme un savoir supérieur, ésotérique, qui récapitule et réconcilie l'ensemble des connaissances humaines.

Réincarnation ou résurrection, il faut choisir

C'est précisément ce refus des limites humaines, porté par l'idée de réincarnation, qui me la rend fondamentalement suspecte. Car elle va comme un gant au désir d'autosuffisance de l'être humain, à sa volonté de toute-puissance. Nous cherchons sans cesse à nous passer de Dieu, à nous passer des autres, ou bien à vivre avec eux de la manière qui nous convient et que nous maîtrisons, ce qui revient au même. La Bible appelle cela le péché ; elle le montre par exemple sous les traits du serpent de l'Eden qui fait miroiter aux humains la possibilité d'être comme des dieux. L'idée de réincarnation, en proposant à l'homme de dépasser ses limites, le conforte dans cette recherche qui, selon les Ecritures, provoque le malheur.

Plus généralement, l'idée de réincarnation me semble incompatible avec la promesse de l'homme ressuscité qui est au cœur de l'Evangile. **Un parallèle détaillé pourrait être dressé ; en voici quelques motifs.** L'idée de réincarnation envisage un homme qui se définit en lui-même et substantiellement ; le christianisme évoque un homme qui reçoit son identité d'un autre et qui est un être de dialogue. Ici, ce qui fait l'identité est séparable

Et je crois, oui

Et je crois, oui, je crois qu'un jour, ton Jour, ô mon Dieu, je m'avancerai vers Toi, Avec mes pas titubants, Avec toutes mes larmes dans mes mains, Et ce cœur merveilleux que Tu nous as donné, Ce cœur trop grand pour nous puisqu'il est fait pour Toi.

Un jour je viendrai, et Tu liras sur mon visage Toute la détresse, tous les combats, tous les échecs des chemins de liberté, Et Tu verras tout mon péché.

Mais je sais, ô mon Dieu, que ce n'est pas grave le péché, quand on est devant Toi. Car c'est devant les hommes que l'on est humilié. Mais devant Toi, c'est merveilleux d'être si pauvre, puisqu'on est tant aimé !

Un jour, ton Jour, ô mon Dieu, je viendrai vers Toi. Et dans la formidable explosion de ma résurrection, Je saurai enfin que la tendresse, c'est Toi, Que ma liberté, c'est encore Toi.

Je viendrai vers Toi, ô mon Dieu, et Tu me donneras ton visage. Je viendrai vers Toi avec mon rêve le plus fou : T'apporter le monde dans mes bras. Je viendrai vers Toi, et je Te crierai à pleine voix Toute la vérité de la vie sur la terre. Je Te crierai mon cri qui vient du fond des âges :

Père !

J'ai tenté d'être un homme, et je suis ton enfant !

Christophe
(8.07.1957-20.03.1989)

La nuit fait mal à repousser le jour et la pierre est trop lourde au bord de cette vie. Qui pourrait la rouler pour qu'entre la lumière, pour qu'un souffle à nouveau lui relève la tête, pour qu'un chemin paraisse où le mur s'épaissit, où le discours s'épuise, où la prière hésite comme un oiseau dans le vent qui se lève ?

Ça parle autour et le corps assiégé en est privé de voix, sinon le doux murmure de multiples écrans qui heurtent l'espérance. Car on sait que la vie est ailleurs, s'enracine en ce rythme profond, unifié et gratuit qui donne à l'être unique un visage et le goût irremplaçable et l'éclat de l'amour.

Et si la mort nous était confisquée ? on la jette à l'image, à la rue, à l'histoire, mais on la veut masquée au détour d'une vie qu'on draine à l'hôpital avec des mots savants. Comment lutter encore au creux de notre foi pour oser témoigner que l'existence est nôtre, que Dieu est là dans le récit de Pâques.

Que reste-t-il d'un parcours déchiré quand l'alliance se rompt et que les mots se brisent, quand une femme pleure et qu'un enfant se tait, quand le père et la mère entendent à chaque pas des bruits si familiers qu'ils n'en croient pas leur cœur et qu'un frère après l'autre a mal à sa mémoire. Est-ce l'enjeu d'une autre communion ?

Son corps posé comme il faut dans la terre, nous avons commencé de gravir le printemps, nous soutenant l'un l'autre et dialoguant la peine comme on scrute du ciel une étoile invisible. La chaîne des amis montait vers la musique, vers la prédication d'un dimanche à venir, au jour dit-on de la résurrection !

Bernard Charles
Entre Metz et Seilland, 12-25 mars 1989

Deuil et «travail de deuil»

par M. Ribstein, psychiatre

La douleur intolérable ressentie à la mort d'un proche paraît sans remède. Le temps passe et, un jour, l'endeuillé se surprend à rire à nouveau. Il se découvre capable de s'intéresser, d'entreprendre et d'aimer. Le «travail de deuil» est accompli. La cicatrisation de cette souffrance après des semaines et des mois n'est pas simplement un processus progressif et passif. Il s'agit d'une élaboration psychique active.

Ce véritable travail psychologique permet à l'homme de donner une place au disparu dans les souvenirs tout en libérant l'élan vital de celui qui doit surmonter la perte. Dépasser la détresse n'est pas une forme d'infidélité ni un oubli vis-à-vis de celui qui a disparu.

Deux exemples permettent d'illustrer la complexité de ce que représente la mort d'un proche :

- Une vieille dame affligée vient trouver un psychiatre. Sa démarche, ses traits, sa voix témoignent de la déréliction : «Je ne peux plus vivre, rien ne me fait plaisir, chaque jour qui commence est une nouvelle épreuve insupportable... ; le médecin : «Cette détresse a-t-elle été causée par un événement précis ? » ; Elle : «Oui, mon fils est mort et je ne peux accepter sa disparition». Le psychiatre cherche une attitude et sur un ton de compassion s'informe : «Quand est-il décédé «... Elle : «C'était il y a 35 ans maintenant, mais ma peine est la même depuis le premier jour».

La tristesse de cette mère n'est plus un sentiment honorable de fidélité à son fils mais le témoignage d'une démarche qu'elle n'a pas voulu, pas pu ou pas su faire. Chacun ressent comme normal que 30 ans après le décès l'individu endeuillé vive heureux.

- Une jeune fille âgée de 20 ans sombre depuis deux ans dans un processus psychotique. Après avoir été une brillante élève, elle se ferme, se désintéresse de tout et ne respecte même plus les soins d'hygiène alimentaire. Les parents sont atterrés. Ils voudraient savoir, ils voudraient comprendre. Au détour d'un entretien, la mère avoue : «Je préférerais que ma fille soit morte plutôt que de savoir qu'elle est schizophrène».

Elle exprime ce vœu de mort à cause de sa propre souffrance et non à cause de la souffrance supposée de sa fille. Ainsi la mort de l'autre n'est pas la pire épreuve que peut subir un amour ?

Les réactions à la perte d'un être cher n'ont rien d'universel, ni de constant dans le genre humain. Chacun vit sa détresse mais chacun est aussi soumis à des règles culturelles qui imprègnent les sentiments les plus intimes. Cependant, notre société tend à restreindre et à faire disparaître les rituels de circonstance ; chacun se trouve plus qu'autrefois confronté seul à sa peine. Parallèlement à cette privatisation du deuil, celui-ci, comme la mort, elle-même (et comme la naissance), cesse progressivement d'être un moment normal de la vie, un moment très intense et violent certes, et pourtant conforme à la nature.

Il est bon à ce propos de relire Freud qui disait encore en 1915 : «Il est remarquable qu'il ne nous vienne jamais l'idée de considérer le deuil

comme un état pathologique et d'en confier le traitement à un médecin...» Et voilà que de plus en plus, aujourd'hui, les consultations médicales et psychiatriques, les tranquillisants, somnifères et autres sédatifs viennent techniciser ces situations.

Les manifestations du deuil

La perte d'un être cher provoque la tristesse et le chagrin. L'homme ne peut plus ressentir de plaisir ni d'espoir. L'affliction l'absorbe totalement ; le manque le laisse désemparé. La privation ne frappe pas seulement la relation à celui qui vient de disparaître mais toutes les formes d'investissement d'autrui, de la réalité en général, et de l'avenir tout particulièrement.

La déréliction est une solitude douloureuse et sans remède ; bien plus, celui qui vit ces moments évite délibérément toute intervention susceptible de rétablir des communications et des échanges.

L'évolution du deuil

Tout d'abord, le temps s'arrête. La vie elle-même est comme en suspens pour la famille et les amis... et pourtant, le deuil va évoluer. Le «travail du deuil» se fait en trois périodes.

Initialement, le veuf, la mère ou l'orphelin est frappé par un véritable choc. Il n'accepte pas sa douleur et son impuissance radicale. Les réponses immédiates sont viscérales :

c'est le refus ; c'est le déni. Un mode de pensée quasi-magique veut annuler l'instant fatal. La colère et la rage soulignent la vanité de toute chose : ni les paroles, ni les gestes, ni les pensées, ni les larmes ne peuvent ébranler la rupture définitive. Celui qui reste s'en prend à Dieu, au destin, aux autres et à soi-même et ne sait plus comment se situer vis-à-vis du défunt lui-même ; les émotions varient et alternent des cris d'amour aux supplications, aux reproches et à l'incompréhension : «Pourquoi nous as-tu abandonnés ?».

Pour atténuer sa douleur, celui qui souffre s'immobilise et s'enferme. En effet, chaque parole, chaque geste et surtout chaque rencontre n'est qu'une occasion nouvelle de raviver la souffrance. Cette période peut durer quelques jours ou quelques semaines. Les seuls échanges possibles concernent l'évocation des souvenirs, la nostalgie du passé, le rappel des circonstances de la maladie et de la mort. Ces récits restituent pour un temps un semblant d'existence à celui qui n'est plus.

La période de dépression s'étend par la suite sur de longs mois ou même sur plus d'une année ; après quoi le principe de réalité s'impose, le mort ne reviendra plus. Les artifices de l'imagination, des rêveries et des fantasmes ne sont plus opérants. Le rappel des années passées et des derniers moments ne réveille plus,

même fugitivement, le sentiment que le mort est encore un tout petit peu des nôtres. L'esprit et le cœur doivent se résoudre à accepter l'irréversible. Il apparaît alors à l'évidence que celui qui a perdu l'objet de son amour n'est pas seulement privé de celui avec lequel il échangeait mais qu'il est meurtri dans son être même. Il est déstabilisé dans son identité. La perte de l'autre ne se limite pas à la remise en cause de la dimension relationnelle du sujet mais elle l'ébranle dans sa dimension existentielle et intime. «Non

“ Dépasser la détresse n'est pas une forme d'infidélité ni un oubli vis-à-vis de celui qui a disparu ”

seulement, l'autre m'a abandonné mais je ne suis plus sûr de qui je suis, ni des valeurs auxquelles je pourrais croire». L'homme endeuillé se trouve privé de ses repères extérieurs mais aussi intérieurs. Il fait une véritable crise. C'est une remise en cause avec, pour un long temps, une impossibilité tragique à anticiper, à élaborer un projet, à s'intéresser à une démarche.

La dépression du deuil laisse l'homme sans secours et sans recours. Il n'a plus d'appui ni de certitude intérieure et ne peut s'attacher à

un espoir (les mots helplessness et hopelessness le disent bien en anglais, comme le terme hilflosigkeit en allemand).

Cette longue période critique d'incertitude radicale est la plus douloureuse et la plus dangereuse. Elle peut être l'occasion de fausses solutions, de régression, d'évitement et de fuite.

La troisième période est celle de la fin du deuil. L'instinct de vie a pu reprendre ses droits. Deux démarches préalables ont été nécessaires : la re-naissance des deux dérivés de l'instinct de vie que sont la libido narcissique et la libido objectale, l'amour de soi et l'amour de l'autre.

La redécouverte de l'amour de soi implique une nouvelle répartition de l'échelle des valeurs et la désinhibition des émotions. C'est la condition indispensable pour que puisse ensuite, mais ensuite seulement, se réveiller l'amour de l'autre et l'ouverture au monde.

La personne sort de cette crise nouvellement amoureuse de la vie ; a-t-elle pour autant oublié qu'elle avait aimé ? Il n'est en rien. Il n'y a eu ni trahison, ni reniement : l'homme vivant a trouvé une place pour le disparu dans ses souvenirs ; celui qui est

mort est effectivement sorti de la marche de la vie.

De la réaction à la création

Tout le travail de deuil consiste à passer de la réaction vis-à-vis de la mort à la création d'une démarche nouvelle après avoir intégré le souvenir des apports, des enseignements, des richesses de celui qui n'est plus... Mais entre la réaction et son anagramme la création, il y a cette phrase transitionnelle de désorganisation cristique de renoncement à l'ordre antérieur qui établissait les plaisirs et les peines, les modalités d'échange et les projets.

Les anniversaires de deuil sont les périodes qu'une personne traverse ensuite régulièrement avec un malaise ou un véritable effondrement. Elle n'est souvent pas consciente elle-même de la signification de cette défaillance qui est le rappel d'une perte ancienne, un peu comme les cérémonies du souvenir dans le domaine public réactivent l'évocation des leçons du passé.

**M. Ribstein, psychiatre,
Montpellier, 1er août 1993**

Information - Evangélisation est la revue de l'Eglise réformée de France.

Elle prépare et rend compte du synode national, informe des projets que vivent les régions, diffuse les textes d'accords entre Eglises et l'état des débats ou thèmes de réflexion au sein de l'Eglise réformée de France.

Information - Evangélisation est un outil de formation et d'information à l'intention des responsables de l'Eglise, ministres et conseillers presbytéraux.

Mais tout autre personne qui le demande peut recevoir la revue.

Elle est un service de l'Eglise, mais chacun est appelé à souscrire un abonnement individuel.

ABONNEMENT INFORMATION-ÉVANGÉLISATION 47, rue de Clichy 75009 PARIS

- Au juste prix (1 an) France : 50 FF
 Suisse : 18 FS
 Autres pays : 75 FF
- Prix de soutien (1 an) France : à partir de 100 FF
 Suisse : à partir de 40 FS
 Autres pays : à partir de 150 FF

Prix au numéro : 10 FF

Je joins mon règlement à l'ordre de :

UNAC-ERF ccp 1705 74 M PARIS (pour la France et les autres)
M. DUBOIS ccp 12 1725 Genève (pour la Suisse)